

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadiana

ANGERS, IMPRIMERIE ORIENTALE DE A. BURDIN ET C^{le}

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
10 ELMSLEY PLACE
TORONTO 5, CANADA.

OCT 24 1931

907

révolutions inattendues, ébranlant les trônes les mieux assis, fondant des dynasties, entraînant partout des peuples à leur suite ? La solution de ces énigmes s'impose si impérieusement aux historiens que plus d'un s'est improvisé philosophe pour essayer de soulever un coin du voile. Nous devons à ces tentatives isolées divers travaux estimables. Mais il y a là de la besogne assurée pour plusieurs générations de spécialistes, j'entends d'arabisants philosophes. Ils prépareront les voies à quelque génie synthétique et transcendant qui viendra sans doute à son heure, saura coordonner toutes ces singulières doctrines, les expliquer l'une par l'autre, les rattacher à celles des philosophes proprement dits, et jeter enfin sur cette partie de la philosophie musulmane la lumière qu'un Édouard Zeller a pu, de nos jours seulement, répandre par exemple sur la philosophie grecque anté-socratique. Alors, sans aucun doute, l'histoire des peuples musulmans s'éclairera d'un jour

nouveau. Les historiens n'en peuvent douter ; car ils le savent bien : c'est dans sa philosophie qu'un peuple ou une époque trouve son expression la plus significative et la plus parfaite.

« C'est plutôt de la part des philosophes, ai-je entendu dire parfois, qu'il y aurait lieu de craindre pour les études de philosophie musulmane l'indifférence et le dédain. Il faut, poursuit-on, compter avec les habitudes prises. C'en est une bien établie, chez nos philosophes universitaires, de ne connaître, en fait d'histoire de la philosophie, que deux périodes : la philosophie gréco-latine d'une part, de l'autre la philosophie moderne, et de sauter à pieds-joints par-dessus tout le moyen-âge. Voyez plutôt la part faite à la philosophie scolastique dans les programmes du baccalauréat ou de la licence ; demandez aux candidats à l'agrégation s'il y a chance de voir donner par le jury un sujet de dissertation sur Albert-le-Grand ou sur saint

sacrés à la philosophie scolastique. Sans doute nous les souhaiterions plus nombreux. Mais c'est seulement depuis Victor Cousin qu'on s'est mis en France à étudier avec ardeur, selon les règles d'une saine critique, les monuments de la philosophie antique et moderne. On est allé au plus pressé. On s'est jeté d'abord sur les sujets d'étude les plus intéressants, les plus importants, les moins ardu. On a quelque peu négligé, c'est certain, le « fatras » de la scolastique latine, et plus encore celui de la scolastique arabe. Mais comment nous en étonner quand l'édition définitive des œuvres d'un Leibniz ne date que d'hier; quand nous en sommes encore à déplorer l'absence d'une pareille édition des œuvres de notre grand Descartes¹ ! Cette négligence des monuments de la philosophie

1. Une édition définitive des œuvres de Descartes, entreprise par MM. Charles Adam et Paul Tannery, est en cours de publication à Paris, chez Léopold Cerf.

la géhenne aux infidèles. Le dogme est de la plus grande simplicité : peu ou point de mystères. S'il diffère du dogme chrétien, c'est surtout par la suppression du mystère de la Trinité qu'il taxe de polythéisme. « Dieu n'a pas été engendré et il n'a pas engendré », cette formule revient presque à chaque sourate du Qoran. « Dieu n'a ni fils ni associé » y est-il répété sans cesse. « En entendant un pareil blasphème, peu s'en faut que la terre ne s'entr'ouvre, que les montagnes ne s'écroulent ! » Unité absolue de Dieu, telle est l'idée fondamentale de l'islamisme. Orthodoxes ou schismatiques, réformateurs qui se donnent pour tâche de ramener l'islam à sa pureté primitive, ou révolutionnaires audacieux qui le dénaturent complètement en lui imposant des interprétations symboliques et fantaisistes, tous les musulmans d'origine aiment à se parer du nom d'*Unitaires*, depuis les Almohades, *Al-mowahhidîn*, jusqu'aux Assassins, qui croient à de multiples incarnations de la

des Sémites, où les musulmans sont en petit nombre, qui faiblit et recule depuis longtemps devant les nations chrétiennes, et dont l'apparente exception pourrait bien, quelque jour, confirmer la règle. Au contraire du côté du Soudan, parmi les populations nègres encore voisines du Sahara, l'islamisme fait tous les jours de nouveaux adeptes. Mais ses succès s'arrêtent brusquement au seuil de la forêt équatoriale.

On le voit donc : désert, Sémite, unité de Dieu, trois termes inséparables ou bien peu s'en faut¹.

Cette théorie paraît séduisante, bien que, peut-être, elle n'explique pas tous les faits. Renan la couvre de son nom ; et sans attribuer à ces considérations très générales une rigueur qu'elles ne sauraient comporter, je

1. On écarte entièrement les Phéniciens du débat parce qu'ils ne confinaient pas au désert et surtout parce qu'il reste un doute sur leur origine purement sémitique.

les crois suffisamment exactes pour jeter un certain jour sur l'histoire de la civilisation arabe et en particulier de la philosophie musulmane.

*
* *

A peine l'islam venait-il de conquérir l'immense empire qui lui était dévolu, à peine venait-il d'atteindre et même de franchir sur plusieurs points, en vertu de son élan puissant, les limites que lui assignait la nature, lorsque l'enthousiasme ingénu des nouveaux croyants se trouva en présence des monuments de la philosophie alexandrine. Après les quatre premiers successeurs de Mohammed, auxquels les musulmans donnent le nom de *khalifes parfaits*, et qui résidaient à

croyant coupable ; ils nièrent enfin que le Qoran fût incréé, et réduisirent l'inspiration prophétique à n'être qu'un produit naturel des facultés humaines. Adversaires de la prédestination au salut ou au châtement, et de l'interprétation littérale qui conduisait à donner à Dieu un corps, des mains, un visage, ou à compromettre, selon eux, son unité en le douant d'attributs éternels comme lui et distincts de son essence : puissance, science, vie, etc., ils aimaient à s'intituler *les défenseurs de la Justice et de l'Unité* (*ashâb el-'adl oua 't-toûhîd*) ; encore une secte, on le voit, qui se donne le nom d'*Unitaire*. Plusieurs khalifes, entre autres le célèbre El-Mâmoûn, favorisèrent cette école rationaliste et libérale. El-Mâmoûn et certains de ses successeurs érigèrent en dogme la doctrine de la création du Qoran persécutée jusque-là, et se firent à leur tour persécuteurs au nom du libéralisme. Plus tard enfin, ce grand mouvement de réforme religieuse, cette pre-

mière tentative de conciliation entre la philosophie et l'islamisme, trouve son expression la plus complète dans la grande Encyclopédie des *Frères de la pureté* ou de la *sincérité*, (*Ikbouân es-safâ*).

*
* *

Ce fut l'esprit de réaction qui l'emporta. Au début du x^e siècle, un redoutable adversaire s'était levé contre les Mo'tazélites. Il se nommait Abou 'l-Haçân el-Ach'ari. Jusqu'à lui, les Mo'tazélites, plus versés dans la philosophie grecque, avaient eu, dans les discussions, l'avantage sur leurs adversaires, et les orthodoxes ne se défendaient que péniblement. El-Ach'ari vint rétablir le combat avec des armes empruntées aux Grecs et qu'il avait appris à manier de ses anciens

mon maître, a dû leur réserver dans l'autre monde la justice impartiale du Dieu très-haut ?

— Le pieux, répondit El-Djobbaï, est sur les degrés du paradis, l'infidèle sur les marches de l'enfer ; quant au plus jeune, il est sauvé.

— Mais lui sera-t-il permis d'entrer au paradis ? insista le malin disciple.

— Non, dit El-Djobbaï, car il ne peut faire valoir des mérites comparables à ceux que le premier s'est acquis.

— Mais, poursuivit El-Ach'ari, ne pourrait-il dire à Dieu : « Seigneur, ce n'est pas ma faute ! Que ne m'as-tu fait vivre plus longtemps, afin de m'éprouver et de me mettre en état d'acquérir des mérites à mon tour ? »

— Dieu lui répondrait en ce cas, repartit El-Djobbaï : « Je savais que si tu vivais plus longtemps tu deviendrais infidèle, et que tu mériterais le châtement douloureux. Rends-moi grâces, car je t'en ai préservé. »

*
* *

Les philosophes proprement dits venaient en effet d'apparaître au sein de l'islam. Il faut noter que dans l'histoire de la pensée musulmane on réserve le nom de *philosophes*, à peu près comme chez nous au XVIII^e siècle, à une école de penseurs nettement définie. Tous ceux dont il a été question jusqu'ici prenaient le dogme comme point de départ et l'interprétaient plus ou moins librement. Si subtiles, si profondes qu'aient pu être leurs controverses, si importants qu'aient été parfois les emprunts faits par eux à la philosophie hellénique, ils méritent seulement le nom de *motékallemin*, théologiens, du mot *kalâm*, théologie. Au contraire, les penseurs qu'il nous reste à passer en revue, tout en

de l'époque alexandrine, ils devaient tout naturellement chercher dans l'admirable logique d'Aristote et dans sa vaste encyclopédie scientifique de quoi répondre aux desiderata du système de Platon. Aussi la forme extérieure du néo-platonisme a-t-elle déjà une certaine apparence péripatéticienne. Même en ce qui concerne les doctrines fondamentales, le péripatétisme avait fourni au néo-platonisme d'importantes contributions. Quant aux *philosophes* arabes, ils reconnurent à Aristote, pour le fond des doctrines comme pour la forme, une autorité sans égale : ils ne se lassaient pas de le traduire et de le commenter ; ils composaient des ouvrages sous le titre et sur le plan de ses ouvrages ; ils s'approprièrent, en les interprétant, la plupart de ses théories, et c'est, par exemple, le Dieu d'Aristote, que nous retrouvons, passablement transformé d'ailleurs sous l'influence du néo-platonisme, de la Perse et de l'Inde, chez tous les *philosophes* musulmans.

En parlant de ces péripatéticiens, je dis tantôt *philosophes arabes* et tantôt *philosophes musulmans*. Ces deux expressions sont-elles bien exactes? « Ce n'est que par une très décevante équivoque, dit Renan, que l'on applique le nom de *philosophie arabe* à un ensemble de travaux entrepris, par réaction contre l'arabisme, dans les parties de l'empire musulman les plus éloignées de la péninsule, Samarkand, Bokhara, Cordoue, Maroc. Cette philosophie est *écrite en arabe*, parce que cet idiome était devenu la langue savante et sacrée de tous les pays musulmans; voilà tout. Le véritable génie arabe, caractérisé par la poésie des Kasidas et l'éloquence du Coran, était absolument antipathique à la philosophie grecque... C'est lorsque l'esprit persan, représenté par la dynastie des Abbassides, l'emporte sur l'esprit arabe, que la philosophie grecque pénètre dans l'islam¹. » Rien

1. Renan, *Averroès et l'averroïsme*, 3^e édition, p. 90.

ble, du nom de *philosophie musulmane*; mais nous ne nous ferons pas faute, à l'occasion, d'employer aussi, dans le même sens, l'expression de *philosophie arabe*, puisque ce fut la langue arabe qui servit de véhicule à tout ce mouvement de sentiments et d'idées. Quand il sera nécessaire de distinguer et d'opposer, nous emploierons les termes de *philosophes proprement dits*, *péripatéticiens arabes*, *philosophes hellénisants*, et ceux de *théologiens*, de *motékallemin dissidents*, *motékallemin orthodoxes*. Dans tous les autres cas nous donnerons aux uns et aux autres le nom de *philosophes musulmans* ou de *philosophes arabes*. Les distinctions que nous venons d'établir suffisent, je pense, à rendre inoffensives ces impropriétés d'expression et ces ambiguïtés inévitables.

gique. Mais à la différence de ses deux principaux prédécesseurs, il ne craint pas d'innover, et fait preuve, bien souvent, d'une originalité véritable. Plusieurs théories, vagues et indéterminées dans Aristote, acquièrent chez lui une remarquable précision. Sa classification des sciences, sa logique en général, ses théories de l'être, de l'âme, de l'intellect, révèlent une rigueur de méthode et se présentent avec une clarté, qui manquent chez le maître grec. Les deux points essentiels du péripatétisme arabe, autour desquels se concentrera la lutte contre les théologiens orthodoxes, se dégagent enfin avec une grande netteté : je veux dire la question de l'éternité du monde ou question de la création, et la question de l'intellect actif à laquelle se rattache celle de l'inspiration prophétique. Mais quoique implacable ennemi des superstitions de son temps, la magie, l'astrologie, quoique adversaire des *motékallémîn* orthodoxes, dont il relève plus d'une fois l'ignorance et l'illogisme, un grand

paraît faire à ses adversaires de toutes les écoles, dans sa correspondance par exemple, des concessions déconcertantes ; elles s'expliquent tout naturellement par les *points de vue successifs* qui constituent sa *manière*. N'en irait-il pas de même pour Ibn Sînâ et les philosophes de son école ?

Quoi qu'il en soit, se conformant d'ailleurs à la tradition qui attribuait à Aristote, à côté de son enseignement exotérique ou public, un enseignement ésotérique réservé à une élite d'initiés, Ibn Sînâ avait composé des écrits ésotériques ou secrets. Ibn Thofaïl nous en avertit au début de son célèbre et singulier roman philosophique intitulé *Hayy ben Yaqdhân*, qui fera cette année l'objet de nos leçons. « Au commencement du livre de la *Guérison*, dit Ibn Thofaïl, le cheikh Abou 'Ali (c'est-à-dire Ibn Sînâ) déclare que la vérité selon son opinion n'est pas dans les doctrines qu'il y expose ; qu'il s'est borné, en le composant, à reproduire le système des pé-

ripatéticiens, et que celui qui veut la vérité pure doit la chercher dans son livre de la *Philosophie orientale* ¹. » Ce livre, intitulé *As-râr el-hikma 'l-machriqiyya*, « *Secrets de la sagesse* (ou de la philosophie) *orientale* », et dont s'est beaucoup inspiré Ibn Thofaïl, était encore inconnu au temps de Munk. Depuis, M. Mehren a publié sous ce titre, avec une traduction ou une paraphrase en français ², plusieurs traités inédits d'Avicenne. La doctrine qui s'y trouve exposée sous forme d'allégories souvent abstruses mais parfois très belles n'est autre que le mysticisme des Soufis amalgamé avec la théorie aristotélicienne de

1. Voir notre édition du *Havy ben Yaqdhân, roman philosophique d'Ibn Thofaïl*, texte arabe publié d'après un nouveau manuscrit, avec les variantes des anciens textes, et traduction française. Collection du Gouvernement général de l'Algérie. Alger, Fontana, 1900; p. 12 du texte arabe et p. 12 de la traduction.

2. A Leyde, chez Brill, 1889-1894, 3 fascicules in-4°. Le livre a pour titre, en français: *Traité mystiques d'...Avicenne*.

l'intellect actif. Le soufisme, on le sait, représente moins une école qu'une tendance; c'est la tendance mystique de l'Orient, qui entrait déjà pour une part dans le péripatétisme alexandrin, et qui, dans la doctrine d'Avicenne, vient s'y mêler pour la seconde fois. Désormais, au lieu d'un équivalent de mysticisme, si j'ose m'exprimer ainsi, le péripatétisme arabe en contiendra généralement deux ou plusieurs. Désormais, le but essentiel de cette philosophie sera d'enseigner aux initiés comment, par l'ascétisme et la méditation, notre âme parvient à dépouiller la partie inférieure de la nature humaine, à s'absorber tout entière au sein de l'Intellect divin, et à jouir, par conséquent, de la félicité suprême. Mais pour certains de ces philosophes, plus rationalistes, pour Averroès, pour Ibn Bâdja, dont nous parlerons plus loin, on n'arrive que par la science, par un persévérant exercice de la spéculation, à l'union avec l'intellect divin : et l'ascétisme se réduit à se

priver du superflu, à retenir les passions, en un mot à tenir en bride toutes les facultés sensitives, dont les élans déordonnés, rompant le parfait équilibre des facultés humaines, détacheraient l'âme de la science spéculative. Selon d'autres, plus imprégnés de mysticisme, plus accessibles aux rêveries du myxomatisme oriental, la science, unie à la vérité constituée, sans doute, par quiconque n'est pas favorisé de la grâce réservée aux saints et aux prophètes, une préparation nécessaire à l'intuition de la vérité absolue; mais la connaissance que la science donne, fondée sur le raisonnement, demeure toujours fragmentaire et incomplète. C'est seulement dans l'extase qu'elle peut se transformer en une intuition simple et continue. L'âme, pour obtenir une pareille intuition, doit se dépouiller des derniers restes de multiplicité qui subsistent en elle par suite de son commerce avec le monde sensible et avec le corps. Il faut donc que le sage, parvenu au

exposé coïncide point par point, y compris l'argument tiré du rêve, avec celui du doute méthodique de Descartes. Quoiqu'il existe de cet opuscule deux traductions françaises, dont la première, celle de Schmölders, remonte à 1842¹, cette coïncidence au moins singulière n'a pas encore, que je sache, été signalée jusqu'à ce jour². Mais El-Ghazâli ne s'attarda pas dans le scepticisme absolu, et il

1. Schmölders, *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*. Paris, 1842. La traduction de l'opuscule est donnée au début du volume, et le texte arabe à la fin. — La seconde traduction, beaucoup plus exacte, est due à M. Barbier de Meynard. Elle porte le titre suivant : *Traduction nouvelle du traité de Ghazzali intitulé Le Préservatif de l'erreur et notices sur les extases (des Soufis)*, extrait du *Journal asiatique* (1877, 7^e série, t. IX, p. 61). Imprimerie nationale, 1878. M. Barbier de Meynard rectifie en notes les principales incorrections du texte arabe édité par Schmölders.

2. Voir l'Appendice où nous donnons, en regard l'un de l'autre, le texte du *Discours de la Méthode* et une nouvelle traduction de ce passage d'El-Ghazâli.

et qui est demeuré entièrement inconnu des Arabes. Absorbé par les affaires de ce monde, enlevé par une mort prématurée, Ibn Bâdja n'avait guère écrit que de petits traités rédigés à la hâte, presque tous incomplets, et dont lui-même déclarait n'être pas satisfait. Nous connaissons surtout ses doctrines par une longue analyse de son principal ouvrage, demeuré inachevé, le *Régime du Solitaire*. Cette analyse est donnée dans le commentaire hébreu que Moïse de Narbonne a fait sur le roman d'Ibn Thofaïl. Le principal mérite d'Ibn Bâdja, c'est d'avoir réagi contre la tendance à la fois sceptique et mystique d'El-Ghazâli, et d'avoir défendu contre lui les droits de la science spéculative. Il suscita ainsi dans l'islam occidental un nouveau mouvement philosophique représenté par Ibn Thofaïl et surtout par Averroès. On le donne généralement comme le maître d'Ibn Thofaïl. Son maître, soit, mais au sens large; car le prétendu élève, après avoir fait son éloge,

moment, les deux versions se confondent. Une gazelle qui a perdu son faon accourt aux cris du petit garçon, l'adopte, le nourrit de son lait, et l'élève avec tendresse. Voilà maintenant l'histoire de Romulus et Rémus. Hayy ben Yaqdhân, c'est le nom de cet enfant, grandit, observe, réfléchit, fait preuve d'une remarquable ingéniosité, trouve le moyen de se vêtir, de se loger, plus tard même de domestiquer, de dresser des animaux sauvages, de s'entourer enfin d'un confortable relatif. Et voilà, cinq cents ans avant Daniel de Foë, un prototype de Robinson Crusoé. Mais sa mère la gazelle est morte. Hayy affolé, voulant la délivrer du mal qui la rend inerte, se décide, par un raisonnement des plus curieux, à lui ouvrir la poitrine. Ce qu'il y cherche, en somme, c'est le siège de l'âme, principe de la vie. Ses efforts sont naturellement impuissants ; mais le voilà en passe de devenir physiologiste, psychologue, métaphysicien. Il observe encore, réfléchit, expéri-

mente, ouvre un animal vivant pour y découvrir l'âme, et fait par conséquent ce que nous appelons aujourd'hui de la vivisection. Enfin, car il faut abréger, en dehors de tout enseignement, de toute tradition, philosophe *autodidacte* dans toute la force du terme, il s'élève aux plus hautes vérités métaphysiques et religieuses, à l'extase, à l'absorption en Dieu. Car le système auquel il aboutit c'est, je n'ai pas besoin de le dire, le péripatétisme mystique de tous nos philosophes hellénisants. Puis un pieux personnage de l'île voisine, du nom d'Açâl, Vendredi de ce Robinson, vient chercher la retraite dans l'île habitée par Hayy ben Yaqdhân et se rencontre avec lui. Il lui enseigne à parler, et trouve avec étonnement dans le système philosophique de son compagnon une interprétation transcendante de la religion que lui-même professe, ainsi que de toutes les religions révélées. Il conduit Hayy dans l'île voisine, l'engageant à répandre les hautes vérités qu'il a

exprimé par le souverain almohade Abou Ya'qoûb Youûçof, à commenter les ouvrages d'Aristote, il écrivit ces fameux commentaires qui devaient défrayer toute la seconde époque de la scolastique européenne. Moins mystique que ses prédécesseurs, il néglige quelque peu la morale, et se livre tout entier à la spéculation. Il résume en lui, et développe avec une ampleur magistrale tout ce que la philosophie arabe a produit. Dans une revue aussi rapide, je ne puis guère songer à analyser la doctrine de ce philosophe qui nous intéresse moins directement, puisqu'il est postérieur à Ibn Thofaïl, et qu'en réalité il n'est pas plus spécialement son disciple que celui de tous les péripatéticiens antérieurs. Je vous renvoie donc à l'article de Munk dans ses *Mélanges de philosophie juive et arabe*, ainsi qu'à la thèse de Renan sur *Averroès et l'averroïsme*. Vous verrez dans ce dernier ouvrage, comment, par une singulière destinée, Averroès devint après sa mort, aux yeux du moyen-

monceaux par l'inquisition musulmane sur les places publiques de Séville, nous ont été conservés en substance grâce à ces traductions hébraïques. Déjà, en Espagne, une philosophie juive, qui n'était guère que le reflet et le prolongement de celle des Arabes, avait commencé de jeter un certain éclat. Sans doute Ibn Gabirol se rattache à la pure tradition juive plus étroitement qu'à celle d'Aristote ; mais il aboutit aux mêmes résultats que les péripatéticiens arabes. Les doctrines d'Aristote et celles de ses commentateurs arabes jouissaient chez les Juifs d'Espagne de la plus grande faveur. Le célèbre Maïmonide, de son vrai nom Moïse ben Maïmoûn, qui, chassé d'Espagne par les persécutions religieuses, dut se réfugier en Égypte, était, comme il nous l'apprend lui-même, élève d'un élève d'Ibn Bâdja. Il écrivit en arabe son fameux *Guide des égarés*, qui contribua puissamment à répandre chez ses coreligionnaires les doctrines



EL-GHAZÂLI : *La délivrance de l'erreur*,
page • du texte arabe édité par
Schmölders.

.

Je me dis d'abord : « *Le but de ma recherche n'est que la connaissance de la vérité [ou essence] des choses : je dois donc chercher en quoi consiste essentiellement la connaissance véritable. » Je reconnus alors que la science certaine est celle dans laquelle l'objet connu se révèle d'une manière telle qu'elle ne laisse aucun doute, qu'elle n'admette aucune possibilité d'erreur, de conjecture, et que l'esprit ne puisse parvenir à y supposer rien de tel. A la certitude la sécurité contre l'erreur doit être*

tifs, telles que : Dix est plus grand que trois ; on ne peut à la fois affirmer et nier une même chose ; une même chose ne peut être *survenue* (*hâdits*) et éternelle, inexistante et existante, nécessaire et impossible. « Mais, objectèrent les données sensibles, *qui t'assure qu'il n'en est pas de ta confiance aux connaissances intellectuelles comme de ta confiance aux données sensibles ? Tu te fiais à nous : le jugement de la raison est survenu qui nous a démenties ; n'était le jugement de la raison, tu continuerais à croire en nous. Mais peut-être y a-t-il, au-delà de la perception rationnelle, un autre juge qui, s'il apparaissait, démentirait la raison dans ses jugements, de même que le jugement de la raison, apparaissant, a démenti la sensation dans ses jugements. De ce qu'un tel mode de perception n'apparaît point il n'en résulte pas qu'il soit impossible. »*

Je demeurai quelque temps sans réponse. *Un argument tiré du rêve vint encore accroître mes doutes. « Ne vois-tu pas, me disais-je, que tu crois tes songes réels et incontestables et que tu ne doutes point d'eux tant que tu demeures dans cet état ? Puis, t'éveillant, tu reconnais que toutes ces apparences et*

parce qu'il y a des hommes qui se méprennent *en raisonnant*, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir autant qu'aucun autre, *je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations* ;

et enfin considérant que toutes les mêmes pensées que nous avons étant éveillés nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie, je me résolus de feindre

que toutes les choses qui n'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de nos songes.

